

Jeudi 1er décembre, 2016 à Coblence
Coblence

Cher Francis Peduzzi

Une petite dernière avant Noël ? Mais ne vous me prenez pas, c'est un acte très égoïste : il y a un plaisir réel à écrire, dans son aspect le plus concret ; je suis très satisfait de ce crayon, qui s'épanche si plaidamment sur le papier, sans effort, sans heurt, et qui me laisse croire, au moins un moment, à l'harmonie des choses et des êtres. Pour autant, il faut bien que je me montre désagréable : quand je vois la photo de ma chatte que vous avez reproduite dans *Silvae*, je vois bien que la culture ne vous intéresse pas : je vous parle de Jean Marais, qui résidait sur ma pelouse, et qui, l'hiver dernier, habité désormais dans la maison, et vous, non, rien. Juste mes étoiles d'âme pour savoir si j'avais vous écrit ou non pas. Mais voyons, Francis Peduzzi, restez donc - vous : Jean Marais, quand même ! Jean Marais donna belle letrine filine, Jean Marais la Baête (comme on prononçait alors), avec sa tête énorme, sa collerette de fourrure, ses canines apparentes... Croquez-moi, si cela ne vous impressionne pas, je crains que votre cas ne soit désespéré. Tant pis pour vous. Je ne vous expliquerai donc pas comment désormais il « me miaule » quand il sukhalle des croquettes - c'est-à-dire assez souvent - moyennant quoi il balade une panse énorme de femelle grasse ; sans se départir de sa dignité, il faut bien le reconnaître. Vu comment je lui gratouille le sommet du crâne et sa magnifique toison, sous laquelle je sens quelques croutelets et plaies vestiges d'un été de baroudeur et de vagabond, partout pour la crudité des détails. Votre appréciation réciproque en est là. Je ne manquerai pas, malgré votre peu d'intérêt pour le sujet, de vous entretenir de l'évolution de notre relation.

~
Jeudi 22 décembre .

Rechercher Francis Peduzzi.

Difficile de renouer avec vous après avoir stigmatisé votre manque d'intérêt pour celle ouverte, certes marginale, sur la culture,

que constitue l'hébergement de Jean Marais chez moi. De ses nouvelles rapides cependant : il continue d'occuper la plus grande part de son temps à ne rien faire, ce qui, couplé à un fort appétit, a par voie de conséquence fait exploser mon budget croquetterie, et par voie parallèle de conséquence l'a amenuisé à un point de sphéricité, un : proche de l'éclatement ; deux : qui gêne sa capacité à passer par la chatière. J'envisage même de demander au ministère de la culture une subvention pour remplacer celle par une chiennière. J'ai eu peut-être besoin de votre aide pour remplir le dossier. Mais hier de plaisanterie, les plis courtes étaient les meilleures (ce qui reste à voir) : elles peuvent être courtes, et mûres. La preuve).

Vous savez, en gros (comme Jean-Berain) je n'ai rien à vous dire. Vous confier la joie, l'émotion, puissantes qui ont été mesunes pour l'opéra de Guatérrez (même si vous n'êtes pas pour l'hébergeur), le Joël Pommerat, le ange vietnamien hier soir (j'ai abrégé la liste) ? Mais vous le savez, forcément vous le savez. Vous en remercier ? Non, non plus ; vous aurez certainement déjà entendu l'adage catalan qui dit : « Quand on dit merci aux gens, c'est qu'on n'en a plus besoin », qui fait normalement suite à un retentissant de « J'vous dis pas merci ».

Mais c'est vrai ; c'est une période que l'on trouve douce, ou qu'on aimeraït douce, ou qu'on s'efforce de rendre douce. C'est notre rêve jamais fini, notre petite pierre d'harmonie et d'espérance. C'est ce qui justifie - plus ou moins - cette lettre.

Je poursuis, ce vendredi 30 décembre. Je poursuis, mais je ne rattrape jamais, si longues que soient mes lettres. J'ai bien conscience, de ce qu'il y a d'indiscutable à faire effraction dans l'emploi du temps d'un destinataire qui n'a pas eu le choix d'être, ou non, destinataire de la lettre qui l'arrive, et auquel on impose une saisie de son temps pour la lecture de la lettre en question. Si ça se trouve, à l'heure où il est pour vous, vous avez prévu de faire une pause et de boire un café ; ou de faire un sudoku ; ou de lire sur Internet ; ou de passer à la librairie, dans cette poche intemporelle des livres... Et d'ailleurs, sans que vous vous en soyez aperçus, la date indiquée sur ligne plus haut est devenue obsolète, nous sommes désormais, quoique très passagèrement, le samedi 31 décembre. Il

encore cela est-il totalement inexact en ce qui vous concerne : vous, vous êtes en janvier, sans doute, entre ~~égo~~ ce que nous appelons la nouvelle année, et ~~égo~~ la schizophrénie qui vous caractérise (mais non, pas VOUS, voyons ; mais travail) : ~~égo~~ le présent, ou le tout proche futur, vous gérez la saison en cours, les spectacles immédiatement de janvier, tandis que nous, spectateurs, révisons nos billets, nos agendas duméus portés pour les prochaines sorties channelliennes. Mais en même temps je me doute bien qu'une autre partie de vous est déjà arrivée à la saison prochaine au moins, et aménage à notre ~~égo~~ notre futur de spectacles.

C'est donc moi saule qui suis le samedi 31 décembre, ~~égo~~ celle heure grise de la journée qui bascule vers le soir, insouciante du notre calendrier qui tend à nous faire croire qu'une année se clôture, qui une autre s'entame. Mais bien sûr que non ! De toute façon, quand on est entré à l'école à 5 ans pour en sortir cinquante ans plus tard (ceci, c'est pour moi) ou quand on règle sa vie sur le cours des saisons culturelles (cela, pour vous), on est en décalage permanent sur les débuts et fins d'année du calendrier des postes.

Et d'ailleurs, est-ce que vous croyez que, par exemple, les chats en général, et ceux qui s'appellent Jean-Luc en particulier, se préoccupent de savoir si on est en 2016 ou 2017 ? Pour autant, je me sens tenue de la nécessité, arbitraire et conventionnelle, d'achever cette lettre avant la fin juin qui signe pourtant pour moi la fin de l'année... Il est vrai que les allusions à la douceur de l'hiver pourraient tomber à plat ~~égo~~ six mois. Vous vous souvenez de Fabrice Pélissan ~~égo~~ "Cuisin et dépendances", quand elle se désole que sa géniale idée de brûche de l'hiver au mois de juillet n'ait pas rencontré chez ses convives le succès escompté ?

Je ne voudrais pourtant pas quitter cette lettre sans vous avoir remercié d'être pour moi le lecteur gentil et chaleureux que vous êtes. C'est extrêmement valorisant et porteur, savez-vous. J'écris, je crois que je ne saurai guère. Mais écrire à, c'est un bonheur délicat ! Un bonheur qui tient, j'en suis profondément convaincue, à la qualité du lecteur destinataire. En outre, ~~égo~~ le village de décembre, vous m'avez offert une expérience pour moi nouvelle, avec ce début de lettre lisible dans ma propre écriture, si tant soit peu codifiée écriture à vrai dire aisément lisible. Sur ce point, 30 années de professorat et d'appréciations sur les copies m'ont été bons illusion, à coup de « Madame que c'est ce que vous avez

éait là, j'arrive pas à lire ». Quelques-uns de mes amis et relations, gens par ailleurs fort honorables, et fidèles de Chauvel, m'ont demandé si j'avais su qu'il y avait une de mes lettres qui, etc. Je crois que le plus surprenant pour eux a été de me reconnaître, graphologiquement parlant, au delà d'une page de collage. J'ai un peu honte d'écrire tout cela, et les quelques lignes qui précèdent me semblent cruellement intressantes. En même temps j'aurais eu la sensation désagréable d'être impliqué si j'en n'avais pas touché un mot de cette « publication ». J'ai le même sentiment de vague culpabilité pour chacune des lettres que je vous adresse : est-ce que c'est mieux de vous écrire, et de manger un peu de volatil temps, ou bien alors si c'est mieux d'arrêter de vous écrire, comme si cela n'avait aucune importance à mes propres yeux ?

Alors en tous cas, si pas vous, je me suis bien habitué à ce rythme à peu près mensuel de lettres que je vous dépose lors de mes petites sorties au Channel, depuis quelques mois, entre jeu, bidac, plaisir, nécessité, redondance

Oh bien voilà qui est fait : nous avons basculé en 2017, et nous sommes même le 2 janvier, c'est dire le premier des jours ordinaires, ni premier de l'an, ni premier du mois, et rien n'a changé ; il pleut une pluie ordinaire, je viens de me voir ordinaire dans la glace d'une salle de bains, Apollinaire me susurre que « les jours s'en vont, je demeure ». Apollinaire qui, si je précise à toute fin utile, n'est pas un chat. Magritte, que je viens d'admirer, une fois de plus admirer, à Beau Bourg, écrit ; non, peint ; non, écrit, non, peint que ceci n'est pas une pipe, ont-ils raison, alors les deux ? ... parce que mon reflet dans la glace était identique à moi, mais pas si identique que cela, n'ai-je pas quelques jours de plus - et plus, c'est dire moins à notre envie... Jean Marais (alors lui, c'est un chat) d'abord assis noblement devant un sac illustré d'un graffiti (-to) de Banksy, vient de perdre beaucoup de sa virginité en tenant une toilette car sa rotundité ventrale l'empêche de s'allonger comme il le voudrait pour accéder aux divers recoins de sa personne, et il tourne sur lui-même comme un ballon sur un plan incliné. D'ailleurs, certainement conscient du ridicule de la chose, il vient de quitter les lieux, non sans avoir crevé un peu dans ma direction. Je n'ai donc pas

en le temps de l'enfer de le réconforter en lui disant que, si on va par là, Magritte, avec ses colombes qui s'envolent de la mer et ses rochers qui flottent dans l'air comme des nuages, Magritte était aussi avec sa femme juste un couple ordinaire avec des prénoms tellement banodins : René et Géorgette ; ça calme, non ? Et ça relativise.

Tous voyez jusqu'à ces lignes récentes, il y avait peu de citations dans cette lettre. Mais je me sentais en manque. Peut-on ne peut tout embrasser de la beauté du monde et de la puissance des artistes, pour que le petit rocher que je suis puisse accéder, si peu que ce soit, à la beauté des mages, il faut bien que j'emprunte quelques fragments de cette beauté que les artistes ont su lire ou inventer au monde, et que sont autant de raisons de vivre. Les autres disent tout simplement mieux que moi ! Vous n'êtes d'ailleurs peut-être pas exempt de ce sentiment, vous qui avez cité Victor Hugo sur le précédent village : et vous avez bien fait. On ne cite pas assez Victor Hugo. On ne vit pas toujours, derrière l'enflure ou le pompiérisme, la puissance et l'inventivité de ce qu'il a écrit, et on oublie commodelement qu'il a entamé, il y a presque deux siècles, des combats qui sont encore les nôtres - non gagnés hélas, pour les misérables, les enfants, les travailleurs, les animaux, les peuples opprimés, la préservation des sites antiques, l'abolition de l'esclavage, de la peine de mort, la liberté de penser, le droit de manger... des combats qui, pour certains, n'avaient pas encore été pensés.

Citations.... les photographies aussi sont des citations du réel - comme, dans le village de janvier, les photos du nouveau jardin. Mais n'ouvras jamais que de petites fenêtres sur le monde, comme si le monde, même le plus proche de nous, n'était que le calendrier de l'avant d'un après que nous ne connaîtrons jamais, ou si peu... Mais quelle intensité, quelle puissance de vie ! Tous ces petites vignettes que nous lisons avec une racine accrue par leur petitesse même ! C'est pour constituer ainsi un monde particulier, et qui me convienne mieux, et que je connaisse mieux, qui j'aime les anthologies et les florilèges (quel joli mot, florilège, ne trouvez-vous pas ?), et que je me suis constitué tant d'albums photo - mon quotidien, mes êtres chers, mon jardin, la vie végétale et animale, mes paysages aimés, mes pays de cœur, en

somme toutes ce que j'aime et dont la beauté m'aide à vivre de façon heureuse. Venez, je lisais ce matin, dans ce mensuel confidentiel qui a nom « Roaring et liberté », et qui porte cette belle proclamation du protestantisme libéral « penser, critiquer et croire en toutes libertés » (mais je me suis trouvé dans les agnostiques, ceci dit), je, donc, lisais, donc, celle attitrée de Charles Wittenstein : « le « émotif est quelque chose de trop éthéré pour qu'on le nomme ». Mais oui, n'est-ce pas ?

Et puis aussi, et c'est sur ces mots splendides et dououreux que je terminerai, des mots de Camille Flammarion :

« Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente. »

Malherbe Dreé